

CITES-ETATS ET TÊTES DE PONT DANS L'ARCHIPEL DES COMORES

par

Claude ALLIBERT (*)

L'histoire des cités-états de la côte orientale d'Afrique a été étudiée à partir des textes anciens et des chroniques autochtones. Les chercheurs ont essayé de parvenir à une meilleure connaissance de l'évolution de ces échelles en s'efforçant de contrôler le côté mythique de ces récits tout en évitant de tomber dans le défaut inverse qui voudrait systématiquement soupçonner tout récit de réécriture au bénéfice de groupes familiaux¹.

C'est l'archéologie qui a apporté un grand nombre de renseignements ces vingt dernières années. Les fouilles menées par M. Horton² à Shanga nous ont révélé que le niveau le plus ancien de ce site ne présentait aucune occupation et présence islamiques et que le niveau inférieur du VIII^e siècle était spécifiquement bantou et antérieur à l'islamisation du secteur.

Il est temps, à notre avis, de tenter d'adapter la même démarche pour l'archipel des Comores. L'étude des traditions orales, la relecture de certains textes d'auteurs arabes, persans, turcs concernant le canal de Mozambique et les

(*) Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO), Paris.

1. Ne prendre l'apport shirazien que pour un mythe est aussi faux que de lui attribuer une valeur exclusive.

2. Horton M. 1989.

îles, enfin les récentes découvertes archéologiques nous donnent le droit de reconsidérer les notions d'Etat et de pouvoir dans l'océan Indien occidental. Nous limiterons notre réflexion à la période allant de la première occupation nettement définie des Comores (VIII^e siècle) jusqu'à l'arrivée des Européens (XV^e siècle).

I. LES NOUVELLES DONNEES SUR L'ARCHIPEL DANS LE CONTEXTE DE L'OCEAN INDIEN OCCIDENTAL :

1. Les textes anciens

Le grand malgachisant Ferrand nous avait donné un recueil³ dans lequel figurait un grand nombre de ces textes anciens. Toutefois, récemment, une nouvelle approche a été rendue possible par la conjonction d'une nouvelle traduction d'al-Idrisi⁴ et la découverte du texte de Piri Reis⁵.

La nouvelle traduction par Viré de l'auteur du XIII^e siècle, traduction s'appuyant sur la recension des manuscrits connus faite par l'école orientaliste de Naples, a mis en valeur l'importance du terme *kmr* dans l'océan Indien occidental. Simultanément, l'étude que nous avons pu mener grâce à la découverte du *kitab-i Bahrije* de Piri Re'is fait apparaître le sens générique du même terme qui recouvre l'ensemble des îles du canal de Mozambique (ou presque, puisque Pemba et Zanzibar sont comprises) et la Grande île.

Un tel éclairage nouveau a forcé les chercheurs à prendre conscience que l'ensemble connu sous ce nom ne s'arrêtait pas à Madagascar mais allait butter sur la côte africaine

Cette nouvelle lecture de ces deux auteurs impose que l'on reconsidère tous les écrits arabes, persans et turcs. Ibn Saïd, lui non plus, ne laisse pas le moindre doute sur le fait que l'île *Kmr* est bien Madagascar. Al-Biruni, à une date plus ancienne, qui associe *Kmr* et *Wakwak* nous conforte dans notre nouvelle approche du secteur. On ne lira plus *Zanj* où il faut comprendre *Zavaga*⁶, et les termes *Kmr* et *Wakwak* nous renverront chaque fois au monde austronésien. A ces auteurs, il faudra ajouter Buzurg ibn Shahriyar qui, rappelons-le, faisait état d'un fort mouvement *Wakwak* vers Qanbalu en 945 après J.C.

3. Ferrand G., 1913-4.

4. Viré F., 1984.

5. Allibert C., 1988.

6. Le fait que l'orthographe de ces deux mots en caractères arabes soit voisine a induit en erreur les traducteurs, surtout parce que les points diacritiques étaient souvent approximatifs, ainsi que la vocalisation.

Toutefois, cette nouvelle approche pour une époque comprise entre le X^{ème} et le XIII^e siècle demande immédiatement à être mise en parallèle avec les informations apportées par d'autres auteurs aussi bien documentés qu'al-Masudi dont on sait qu'il navigua lui-même le long de la côte africaine à plusieurs reprises.

Ce grand voyageur ne fait mention que de la ville de Qanbalu, précisément la ville qui était la destination des *Wakwak* signalés dans les *Merveilles de l'Inde* au Xe siècle. Or, Masudi ne dit mot sur l'ensemble *Kmr* et sur la migration *wakwak*. Il faut dire qu'il effectua son dernier voyage avant cette date. Il est possible alors qu'aucun mouvement, aucune migration de pareil type ne se soit encore produit dans cette direction. Notons qu'avant cette date, ces deux termes sont peu employés pour ce secteur, si ce n'est de façon imprécise (Yakubi, vers 875 et ibn Rosteh, vers 903). Toutefois Masudi parle bien du secteur géographique *wakwak* au sud de Sofala⁷. Mais la pénétration de ces populations dans cette partie du monde a pu commencer plus tôt et éventuellement plus au sud que la partie explorée par Masudi.

En résumé, tout semble se passer pour cette époque ancienne comme si deux ensembles, l'un désigné sous le terme *Zanj* puis swahili, l'autre *Kmr/Wakwak/Zavaga*, s'étaient rencontrés dans les îles de l'océan Indien occidental⁸.

7. L'étude très attentive de l'emploi des mots *Zandj*, *Zavaga*, *Wakwak* et *Kmr* et du sens qui leur est attribué peut faire apparaître le constat suivant. Pour Masudi, *wakwak* signifie un lieu géographique au sud de Sofala, donc au sud du pays *Zandj*. Dans les *Merveilles de l'Inde*, *wakwak* est un peuple navigant vers les îles et la côte d'Afrique, vers l'univers *Zandj*. Ni Masudi ni Buzurg ibn Shahriyar ne mentionnent les termes *Kmr* et *Zavaga*. Seul Idrisi présente les quatre termes et leur donne un sens. *Kmr* est Madagascar, *Javaga* les îles du canal de Mozambique incluses dans ce grand ensemble *Kmr*, le monde *Zandj* est bien, l'ensemble bantou et le territoire *wakwak* est au sud de Sofala. A partir de ces remarques, on pourrait se demander si Masudi ne reconduit pas la vision ptoléméenne du monde dont Idrisi va se débarrasser en comprenant que *Kmr* et *Zavaga* signifient une autre terre, une île, et non pas la jonction de l'Afrique et de l'Asie. Notons pourtant, au sujet de cette vision ptoléméenne, que le *Périple*, écrit bien antérieurement, avait déjà montré que la jonction du sud de l'Afrique et de l'Asie ne se faisait pas, puisque l'auteur signifie nettement que la côte africaine prend la direction de l'ouest et que l'océan Indien mélange ses eaux à celles de "la mer occidentale".

8. Nous renvoyons à la linguistique et aux travaux qui avaient pu faire croire, en un temps où l'on s'en tenait du découpage linguistique actuel du secteur et qu'on le projetait dans l'histoire, que l'Afrique linguistique englobait totalement les Comores. On ne prenait le phénomène linguistique antalaote de Mayotte que pour un épiphénomène tardif et Madagascar était la butée ultime du monde austronésien. Depuis, l'étude affinée des linguistes et des ethnologues a montré que Mayotte a encore une langue austronésienne dont l'ancienneté sur son sol est à étudier (il existe en effet des raisons de penser qu'il se peut qu'elle ait été introduite avant la venue d'Andriantsoli) et Madagascar a eu et a encore des îlots de langues bantou et swahili. De surcroît, il apparaît que le malgache recèle un fonds ancien de bantou (Dahl, 1988 et Simon, 1988) qui vraisemblablement n'a rien à voir avec l'arrivée récente d'esclaves makua. Il n'est pas entièrement impossible, comme le montre J.C. Hébert, qu'il y ait dans les langues et les toponymes des Comores des restes de fonds austronésien.

Cette approche linguistique n'est pas notre fait mais elle n'est pas sans accompagner des constats que les textes anciens nous permettent d'avancer, à savoir, selon Piri Re'is, qu'une partie du nord-ouest de Madagascar parlait une langue bantoue, le Ki-Tikuu.

Ce terme de Kmr sur lequel, rappelons-le, Ferrand s'était longuement attardé⁹ avait été associé à l'ensemble Kamrun et Kouen-louen (expressions utilisées pour désigner les pays et populations de l'Asie du sud-est) par le même auteur qui avait d'ailleurs tenté de montrer que des mots aussi énigmatiques nous renvoyaient de part et d'autre de l'océan Indien pour décrire des populations que l'on s'interdisait d'associer en dépit des mêmes termes utilisés par les auteurs (en général arabes, pour les décrire). Nous pensons en disant cela aux Wakwak dont le sens, non seulement, décrit des populations que l'on nous situe en des zones aussi éloignées que l'Afrique au sud de Sofala, Madagascar et l'Asie du sud-est, mais aussi au mystérieux arbre dont nous avons ailleurs tenté d'élucider l'origine et le sens¹⁰.

A ce constat qui en fait une zone privilégiée où l'on s'attend à retrouver des caractères historiques bien patents et riches en ce qui concerne la mise en place des cultures comorienne et swahilie d'une part et malgache d'autre part, il importe de tenter d'apporter d'autres arguments.

Après ce préambule historique indispensable à la bonne compréhension du problème que nous allons poser plus loin, il importe de se tourner vers la seule science qui puisse nous donner quelques espoirs à l'avenir pour mieux comprendre ce qui s'est passé en des temps pour lesquels nous sommes quasiment privés de documents hormis les textes arabes qui sont à lire et à relire.

2. Une donnée qui pose problème : le couloir swahili

Ce n'est pas ici le lieu de reprendre tous les résultats des nombreux travaux archéologiques menés depuis une vingtaine d'années. Nous voulons seulement nous attarder sur le beau travail de M. Horton¹¹.

L'archéologue britannique a avancé l'existence d'un "couloir swahili", dont l'étendue est considérable. Un des caractères qui définit précisément ce couloir swahili est la typologie de la poterie locale qu'Henry Wright¹² a désigné sous le nom de Dembeni, site éponyme qui se trouve à Mayotte dans l'archipel des Comores.

Une fois posée cette donnée indiscutable, la question que doit se poser tout chercheur sur l'océan Indien occidental est la suivante :

9. Ferrand C. 1907.

10. Allibert C. 1991.

11. Horton M. 1989.

12. Wright H. 1984.

"Pourquoi les Comores, situées dans le canal de Mozambique, nettement au large de la côte africaine, sont-elles typologiquement dans le couloir swahili ? Qu'y font-elles ? Qu'apportent-elles économiquement parlant et avec qui passent-elles commerce ?"

Si on s'en tient à la notion de couloir swahili, c'est-à-dire à un axe de navigation qui est sensé être le long de la côte orientale d'Afrique, orienté sud-nord, opérant pour le bénéfice du nord-ouest de l'océan Indien à l'occasion d'échanges entre le monde arabe et l'ensemble bantou puis swahili, on ne voit pas très bien ce que les Comores et même Madagascar, géographiquement parlant à l'écart de cette route, auraient pu apporter que la côte du continent noir n'ait pu produire à profusion.

Etudions ce que les bateaux, dès le Périple de la Mer Erythrée, transportaient :

L'or et peut-être les perles marines de Sofala, le fer de Malindi, l'écaille de tortue, les esclaves Zandj, l'ivoire, certains bois (ébène et palétuvier) : autant de choses dont la côte africaine regorge et que l'on ne trouve pas pour certains (ivoire) à Madagascar et encore moins aux Comores.

Pourtant, il est vrai que sur le plan archéologique, les quatre îles ont une typologie identique à celle du couloir swahili et que les fouilles de Mayotte¹³ apportent la preuve dès le IXe siècle de contact avec Madagascar. Le chloritoschiste de la Grande Ile y est importé comme le montre la stratigraphie de Dembeni 1 pour la fourchette 830-880. La tortue *Astrochelys yniphora* capturée à la baie de Baly à Madagascar y est consommée sur le même site¹⁴, confirmant le fait qu'une échelle de la même période est à chercher dans cette partie de Madagascar ou dans les environs pour cette date.

Le texte de Piri Ré'is, il est vrai, a montré, pour une époque plus tardive, que les Comores, de par leur petitesse, était le lieu idéal pour conserver et "élever" les esclaves par milliers. Mais on voit mal comment Madagascar, aussi grande, aurait pu tenir le même rôle. Et surtout, l'archéologie laisse penser qu'au VIIIe siècle, Madagascar ne devait pas avoir une population considérable (même si on pense de plus en plus que le premier peuplement de la Grande Ile doit être reculé).

13. Allibert C., Argant A et J., 1983 et 1990.

14. Selon une technique bien connue et présentée par Vaillant en 1885 qui dit que la tortue *Astrochelys yniphora* est importée de Madagascar aux Comores pour y être consommée. Les nouvelles fouilles menées en 1990 et une prospection sur plusieurs hectares ont mis en évidence un nombre considérable de restes osseux d'*Erymnochelys madagascariensis* ainsi que des vestiges d'*Astrochelys yniphora*, ainsi que de *Pixys*. Tout porte à croire que l'importation ne se fit qu'à des fins alimentaires (cuisson, découpe). Un possible élevage de ces tortues importées est à envisager.

Si les Comores n'offraient pas des produits locaux spécifiques qui aient pu justifier un détour précisément de ce couloir swahili sud-nord, c'est donc qu'elles présentaient d'autres avantages qu'il faut tenter d'évoquer. On y trouvait probablement une spécificité locale de type commercial mais qui ne correspondait probablement pas à un originaire de ce secteur.

Il pouvait s'agir d'un lieu d'entrepôt et de transit :

1. d'esclaves déportés vers

i) le monde arabe ou le Golfe, selon des trafics de Zandj bien connus

ou

ii) tout autre secteur (Asie du sud-est? avec pour référence les *kouen-louen tsenki* des chroniques chinoises dès le VIII^e le siècle).

2. de produits commercialisables déposés par le monde bantou-swahili pour l'usage du monde arabe ou d'un autre monde, ou par d'autres populations au bénéfice du monde swahili¹⁵.

Force est donc de se poser le problème, en relation avec la conclusion à laquelle nous sommes arrivés auparavant concernant l'ensemble *Kmr*, de savoir si les Comores ne constituent pas entre le VIII^e siècle et une période plus récente qu'il reste à définir, le point de rencontre privilégié du couloir swahili (dont elles firent bien partie) et un autre couloir, un autre arc d'influence, dont elles furent la tête de pont économique.

Ce que révèle l'archéologie d'aujourd'hui aux Comores dans le contexte d'un océan Indien plus général est important. Pour ce qui est des poteries d'importation que l'on y découvre, elles sont à mettre en correspondance avec ce que l'on trouve ailleurs dans l'ensemble de cet océan. En effet, la comparaison des poteries trouvées aux Comores a toujours été menée avec les sites de la côte africaine¹⁶. Il importe d'élargir la comparaison. Va-t-on continuer à dire, parce que l'on trouve des tessons chinois (Dusun, porcelaine blanche, Yuch) aux Comores comme à Siraf et à la côte africaine, que ces porcelaines ont nécessairement transité par le grand port iranien ou le port d'Oman ? Les récents travaux

15. On se posera le problème du fer dans le contexte archéologique de Dembeni 3, qui apparaît comme une batterie de fours métallurgiques au XI^e siècle, peu de temps avant qu'Idrisi ne parle de l'exportation de fer vers l'Inde à partir de la côte africaine, par un autre canal que le couloir swahili. Les fouilles de Dembeni 1 (IX^e siècle) et Dembeni 2 (XI^e siècle) (Allibert C., Argant A. et J., 1989) avaient déjà mis en valeur une métallurgie locale, en révélant entre autres un conglomérat mal réduit composé de calcaire, silice et magnérite. Les fouilles de 1990 ont confirmé la présence de silice à grande échelle (quartz en minuscules éclats). La campagne de 1991 devrait apporter des renseignements de première importance sur la technologie de ces fours. Pour la métallurgie dans la Grande Ile, nous renvoyons au remarquable travail de Ch. Radimilahy (1985).

16. Cela pour des raisons de simple chronologie, les premières fouilles ayant été faites à Siraf et ayant servi de documents de comparaison pour celles de la côte africaine.

de Manguin à Palembang (Sumatra)¹⁷ ont montré que les poteries Yueh et Dusun sont très courantes sur tout le site. Rien ne nous interdirait donc de penser que cette poterie chinoise a transité par l'Asie du sud-est avant de prendre le chemin direct de Madagascar et des Comores. Il faudrait alors poser l'hypothèse d'une voie transocéanique directe (ou non) en dehors de tout relais avec l'Arabie (mais peut-être avec un transit par l'Inde du sud ou Ceylan ou plus probablement les Maldives ou les Laquedives)¹⁸.

Par ailleurs, nous avons en effet vu que, selon Al-Biruni :

"Les îles orientales qui sont plus près de la Chine que de l'Inde, sont les îles de Zabaj, appelées par les Hindous Suvarnadvipa, c'est-à-dire les îles d'or. Les îles occidentales de cet océan sont celles des Zanj. Les îles du milieu (de l'océan) sont les îles Ramm et les îles Diva (Maldives et Lacedives), auxquelles appartiennent aussi les îles Kumair. L'île d'Alwakwak appartient aux îles Kumair. Kumair n'est pas, comme les gens le pensent, le nom d'un arbre qui produit des têtes humaines qui poussent des cris, mais le nom d'un peuple dont la couleur est blanchâtre. Ils sont de faible stature et ont une constitution physique semblable à celle des Turcs. Ils pratiquent à la religion des Hindous et ont pour coutume de se percer les oreilles. Certains des habitants de l'île Wakwak sont noirs. Dans nos pays, ils sont très recherchés comme esclaves. C'est là-bas que l'on trouve l'ébène noir. C'est le cœur d'un arbre, dont on jette les autres parties, tandis que les autres essences nommées *mulamma* et *shauhat* et le bois de sandal jaune sont importés du pays des Zandjs".

On notera :

1. La confusion du mot Kumair pour le mot Wakwak qui est bien l'arbre "qui donne des têtes humaines en guise de fruit". On voit bien ici, dans cette confusion, le fait que Kumair et Wakwak sont associés et représentent les populations austronésiennes¹⁹.

2. D'autre part, al-Biruni décompose l'océan Indien en trois secteurs culturels bien marqués. L'un est rattaché au monde Zandj, l'autre à l'Asie du sud-est (Zabaj). Quant au troisième, qui comprend Ramm (Raminia = Sumatra²⁰), les îles Diva et Madagascar (Kumair), il les associe, dans la mesure où il nous dit que l'île d'Alwakwak appartient aux îles Kumair lesquelles appartiennent également aux îles Ramm et Diva.

17. Manguin P.-Y., 1987.

18. Voir Carswell J., 1976-7.

19. Allibert C., 1991.

20. Comme l'a montré Ferrand, en s'appuyant sur les auteurs arabes et en réétudiant le texte de Flacourt (1909).

Ce texte du XI^e siècle n'a pas été suffisamment utilisé à notre avis et pourrait montrer les zones d'extension et de pénétration d'un empire austronésien qui ne pourrait être que celui du Srivijaya à cette date.

Vu sous cet angle, les Comores (ou l'une d'entre elles, ou encore une île proche de la côte malgache, comme Nosy Be) auraient pu constituer la tête de pont ultime du monde srivijayen vers l'Afrique. Les esclaves africains (Zandj) que le Maharadja de Srivijaya offrit à plusieurs reprises à l'empereur de Chine et cela dès le VIII^e siècle, auraient pu être une des raisons de ce commerce, auxquels il semble de plus en plus probable qu'il faille ajouter le commerce du fer. Les chroniques chinoises auxquelles nous renvoyons nous renseignent bien sur ces points²¹.

Par ailleurs, on notera, en lisant de plus près Manguin²², que la poterie sassano-islamique (qui existe aux Comores) figure en très petit nombre à Palembang. En effet, on conçoit mal la raison pour laquelle le monde austronésien se serait encombré d'imitations de mauvaise qualité de ce qu'il aurait trouvé à portée de main. En revanche, le fait que les Comores en aient indiqué bien le commerce opéré avec le monde swahilo-arabe, le couloir swahili, sans que l'on soit en droit de rejeter l'hypothèse de l'autre courant commercial que les textes arabes présentent en faisant allusion aux épisodes de navigation des Wakwak à la côte africaine.

Ces nouvelles données et analyses mises en place, il nous importera d'essayer de voir les répercussions que cela pourrait avoir eu sur les installations des populations dans l'archipel, sur les modes politiques et les organisations sociales, politiques et commerciales de ces cités, quitte à poser de nouveaux problèmes quant au rôle qu'elles ont tenu et le pouvoir qu'était le leur dans leur inter-relation.

II. CITÉS-ÉTATS ET / OU TÊTES DE PONT ?

Cette hypothèse d'éventuelles têtes de pont austronésiennes dans l'océan Indien occidental demandera certes à être confirmée. Mais nous en savons assez aujourd'hui quant à leur existence pour essayer de voir quel rapport ces avancées asiatiques auraient pu entretenir avec des cités-états africaines.

Il importera avant tout de voir ce que ces termes pourraient recouvrir. Nous verrons ensuite si l'archéologie nous apporte quelques indices de ce possible double mouvement et de cette rencontre. Enfin, on se demandera pourquoi nous pourrions avoir si longtemps méconnu ce fait historique si ce fut le cas.

21. Voir Yusof Talib, à partir d'une contribution de Faisal Samir, "La diaspora africaine en Asie", in *Histoire générale de l'Afrique*, tome 3, *L'Afrique du VII^e au XI^e siècle*, UNESCO/NEA, 1990, pp. 776-777.

22. Manguin P.-Y. 1987, p. 360.

Il semble que le caractère principal à partir duquel doit se faire le départ entre les deux termes est la notion de dépendance/indépendance.

La notion de cité-état implique la notion d'autonomie, comme les grands historiens l'ont bien montré quand ce terme fut employé pour désigner les grandes cités grecques. C'est une cité auto-centrée. Elle est sa propre capitale et ne regarde que vers elle, même si elle peut être amenée à chercher des alliances matrimoniales ou autres vers d'autres cités-états. Dans ce cas, l'alliance peut être passée à titre provisoire car elle présente à la fois l'apparence d'aide mais aussi peut faire courir un risque de domination²³.

Entre ces cités-états existe un certain rapport ambivalent d'alliance et de rivalité. La tradition shirazie qui veut que la même migration d'un père et de ses fils ait été à l'origine du peuplement de ces cités-états montre bien ce caractère associé. Mais l'autre tradition de sultans batailleurs et rivaux (pour exemple les Comores) insiste bien sur le second volet de ce rapport.

Les problèmes de succession sont bien évoqués dans les chroniques comoriennes. Les Beja, premiers habitants dont on ne sait rien si ce n'est qu'ils n'étaient pas musulmans, furent suivis par les MaFani (ou MaFey à Ngazidja), à l'origine de la première islamisation, puis par les Falumé. Les chroniques qui donnent la liste de ces MaFani ont pu être vérifiées par l'archéologie à Mayotte dans la mesure où tous les sites associés à ces MaFani sont aujourd'hui des *ziara* protégés et recèlent de la poterie chinoise d'importation parfaitement datée (à partir du XVI^e siècle)²⁴.

A la vérité, ces trois époques (Benja, Fani, Falume) sont bien présentées dans les chroniques comoriennes comme des phases de transition plus ou moins difficiles à l'occasion desquelles la dévolution du pouvoir pose problème. Des vestiges ethnologiques subsistent d'ailleurs dans la survivance de l'héritage par les femmes, le *manyahuli*, protection du bien des filles des anciens chefs contre la spoliation²⁵ avant qu'elles ne passent alliance matrimoniale avec les nouveaux arrivants²⁶.

Il est donc probable que la notion de cité-état remonte aux premières installations de bantous à la côte africaine, comme le montrent les fouilles de Horton. A ces premiers groupes, des commerçants arabes rapidement s'associèrent.

23. Voir à cet égard, dans les chroniques swahilie et comorienne, toute la tradition de recherche (ou d'arrivée) d'époux pour les filles de chefs et le risque de se faire voler le pouvoir (Allibert, à paraître). Se reporter également à Allibert C., Chamanga A. et Boulmier G. (1976).

24. Voir Allibert C., "Le site archéologique de Domweli et les sites apparentés" à paraître.

25. Voir P. Guy (1942 et 1946) et la belle analyse de ce problème dans la thèse de Sultan Chouzour (1989, pp. 115-122).

26. Ceux qui sont présentés comme arabes et bons musulmans : voir chronique de Tsingoni (Allibert C., et al. et Allibert C., à paraître).

Par ailleurs, il importe de prendre ce terme dans une acception relative, car s'il s'applique assez bien pour une ville comme Kilwa à partir du XIV^e siècle, il est clair qu'il ne faut pas voir dans les sites comoriens des IX-XII^e siècles l'équivalent de ce qu'étaient les cités-états grecques de Méditerranée.

En revanche, la notion de tête de pont ne véhicule pas la même signification. Si la cité-état est à elle-même sa mère patrie puisqu'elle est auto-centrée, il n'en va pas de même de la tête de pont qui se définit par sa dépendance à l'égard de la puissance métropolitaine. Elle est une colonie, ou une ébauche de colonie, et constitue de fait une cité satellite de la métropole quelque soit la distance à laquelle elle s'en trouve.

Elle représente une forme de pénétration d'un nouveau territoire peu ou pas occupé, sinon elle rencontrerait probablement des résistances. Toutefois certains territoires peu peuplés comme Madagascar auraient bien pu s'accommoder à la fois de telles démarches tentaculaires et de cités-états en voie de formation. De fait, la tendance naturelle de ces cités étapes que sont les têtes de pont (cités étapes rendues indispensables par le problème de la mousson et l'attente de son renversement) est à se transformer en cité-état même si, idéologiquement, le repli est toujours envisageable. L'histoire prouve que cette notion de retour, pour de longues distances et de longues périodes, constitue une vision erronée de l'implantation coloniale. En effet, la colonie est vouée à sa propre évolution, à son propre oubli de la terre mère et à l'abandon de la mère patrie, et cela d'autant plus que les membres qui la constituent proviennent d'ensembles diffus d'ethnies probablement différentes comme ce fut le cas pour Madagascar²⁷.

Ainsi la tête de pont va être condamnée à se transformer en cité-état puis en tout Etat court. La différence entre les deux tiendra dans l'hypothétique intention encore exprimée dans le premier cas à faire retour à la terre d'origine.

A notre avis, même si nous ne sommes qu'au début de l'essai pour tenter de comprendre ces techniques d'implantation et de rencontre, il nous semble que l'histoire du peuplement de l'océan Indien occidental se pose en terme de durée d'installation sur des zones initialement occupées ou non. La cité-état bantoue qui débouchera sur la cité-état swahilie repose sur un substratum autochtone bantou pénétré petit à petit par des arrivées arabes et islamiques débouchant sur un métissage culturel, des alliances, des prises de pouvoir. En revanche, le monde austronésien à l'origine de Madagascar se fit sur des franges²⁸. Il représen-te une pénétration outremer de population non autochtone, en secteur

27. Voir Adelaar et l'apport linguistique polyethnique des anciens Malgaches (à paraître dans *Etudes Océan Indien*).

28. Ce qu'a bien démontré P. Ottino, 1974.

peu ou pas occupé (d'où la notion de relais), mais probablement rapidement mis au contact de cités-états en voie de formation.

Il est probable que les raisons de ces deux types d'implantation sont d'ordre économique. Les échanges commerciaux, dans la mesure où les distances sont grandes et sont fonction de la mousson, impliquent vite des échanges matrimoniaux naturellement débouchant sur des échanges linguistiques. Les échanges sont donc triples. Sur une base initialement économique et commerciale, ils débouchent sur des alliances et échanges de femmes impliquant des échanges de langues. Tous ces contacts débouchent sur l'interethnie et l'interculture, le métissage des hommes et des langues constituant le résultat des relations commerciales par-delà les mers.

Mais, là encore, suivant le type d'installation, l'effet ne sera pas le même. Prenons l'exemple de Canton. C'est une ville chinoise avec des commerçants nombreux (30000) d'origines diverses avant la grande purge de 760, le saccage de Yang-chou par des rebelles chinois qui eut pour résultat la mort de plusieurs milliers de marchands persans et arabes. Les Arabes prendront un certain recul (peut-être au bénéfice des gens de Srivijaya) à la suite de ce terrible événement. En l'occurrence, il ne s'agit pas d'une tête de pont en milieu désert. Il n'est pas besoin de créer une colonie. La cité existe déjà, s'appuyant sur un continent riche en hommes et possédant une culture et une langue. Même s'il est possible qu'une telle masse de commerçants ait pu utiliser (ce qui serait encore à prouver) une lingua franca pour converser, il n'est pas question pour ces négociants parsi, juifs, musulmans et autres de créer une nouvelle culture.

A notre avis, cette nouvelle culture malgache naîtra à la jonction de ces têtes de pont austronésiennes et de ces cités-états bantoues. C'est précisément ce que signifie la notion de culture de frange.

Le problème qui se pose maintenant est bien de se demander si l'archéologie des Comores et éventuellement de Madagascar peut venir, en l'état actuel des connaissances, appuyer un tant soit peu cette vision de la situation. Les données historiques des textes anciens et celles de l'archéologie peuvent-elles s'articuler pour donner une image même floue de ce qui a pu se passer ?

Il est bien évidemment difficile de se prononcer avant que la prospection générale de Madagascar ait été menée à bien. Les Comores elles-mêmes, bien qu'assez correctement connues, peuvent à tout moment faire l'objet de découvertes concernant des époques plus anciennes. Toutefois, quelques faits troublants ont déjà été relevés, en particulier à Mayotte.

Le premier est la présence pour une époque ancienne, probablement au VIII^e siècle, d'une typologie se différenciant nettement de la typologie de la période Dembeni²⁹.

D'autre part, l'archéologue Wright a relevé que la présence des décors à l'aide d'impression d'arca va grandissant au fur et à mesure que l'on s'approche de Madagascar³⁰.

Il paraît cependant difficile de se prononcer sur l'origine de cette poterie Koungou-Majikavu. Elle pourrait être aussi bien bantoue qu'austro-nésienne.

Notons qu'un phénomène capital est l'exportation de Madagascar aux Comores du chloritoschiste travaillé sous forme de marmites. Cette exportation semble se terminer au XIII^e siècle sur les sites comoriens et plus particulièrement à Mayotte, précisément au moment où une nouvelle période commence appelée période Tsingoni. Celle-ci voit la poterie d'importation changer totalement et la poterie locale copier un certain nombre de ses formes.

Ainsi, tout se passe comme si quelque chose commencée au VIII-IX^e se finissait au XIII^e siècle. Le XIV^e est mal connu et probablement peu représenté. A partir du XIV^e, l'Islam se généralise, les mosquées en pierre font leur apparition³¹. Le commerce est bien décrit par Ibn Battuta à la côte africaine jusqu'à Kilwa. Nous avons affaire aux traditionnelles cités-états swahilies³².

Nous pouvons donc dire que nous sommes dans une zone de grande rencontre. Les influences austro-nésiennes se font sentir à travers leurs têtes de pont, les cités-états bantoues puis swahilies de leur côté constituent le couloir swahili. Peut-être même faut-il voir comme le montre une époque plus récente, des métis arabes et islamisés des différentes cultures qui s'installent en ce lieu, à l'image de ce que nous dit Flacourt pour l'arrivée des ZafiRamania au XIII^e siècle qui présentent des caractères austro-nésiens et islamiques.

A cet égard, l'archéologie donne la preuve de ce métissage culturel au niveau des marmites en chloritoschiste de Vohémar que l'on trouve aux Comores ainsi qu'à la côte africaine (dans certains sites) et qui, dès le IX^e siècle, présentent des

29. il s'agit de la typologie nettement plus grossière que l'on trouve à Koungou (Fontes et al. (1180+/-60 BP) et Allibert, 1989, (1200+/-60BP)) et à Majikavu associée également au chloritoschiste et à la poterie sassano-islamique.

30. Ces impressions d'arca, si elles se retrouvent dans la poterie locale Dembeni et Koungou-Majikavu, sont anormalement puissantes dans ce second groupe et rappellent les poteries malgaches du Nord-Ouest (Vérin, 1975).

31. Leurs ruines représentent aujourd'hui les *ziava* Mal'ani évoqués plus haut.

32. Pour ce qui est du début de l'islamisation des Comores, Sina (Anjouan) en apporte la preuve dès le XI^e siècle (Wright, communication personnelle).

caractéristiques pluriculturelles : matériau de Madagascar, technique mésopotamienne du travail de ce grès, forme du vase semblable aux bronzes chinois³³.

Peut-être faut-il voir, tout au début, à la côte africaine comme plus tard à la côte malgache, une tendance à la tête de pont. On y pratique le troc à l'occasion de touchés des navires.

A l'habituelle description des cités-états du couloir swahili (initialement créées sous forme d'échelles de commerce), il va falloir opposer les touchés d'abord ponctuels, puis têtes de pont de ce monde austronésien *kmy/wakwak*, qui va au niveau de l'archipel créer des populations métisses.

En l'état actuel de la recherche, nous sommes dans le domaine des hypothèses. Mais nous ne pouvons plus rejeter l'existence de cet ensemble *kmr* en un temps où les Arabes nous parlent principalement des échelles de la côte d'Afrique orientale parce qu'ils les fréquentent depuis plus longtemps. Il faudra bien petit à petit essayer de comprendre mieux cette pénétration des Austronésiens qui est difficile à saisir parce que, précisément, elle s'interpénètre avec les autres dans un océan qui, dès le début de notre ère, est à coup sûr longé sur toutes ses côtes mais aussi sillonné de l'Asie du sud-est à la côte africaine..

A la vérité, ces textes arabes revisités nous apportent la preuve que cette démarche est à faire. Mais il importera d'apporter les preuves matérielles qui les confirmeront. Le travail de l'archéologie sera de partir à la recherche de l'importation qui indique le passage par le sud, qu'il s'agisse d'objets commercialisés (restes de plantes, typologie de poterie d'Asie du sud-est à filiation certaine), d'une technologie³⁴, d'un type de sépulture spécifique³⁵.

Même dans ce cas, il ne sera pas prouvé que l'apport en question ne sera pas venu par le nord et le couloir swahili. Mais il sera démontré tout de même que la "chose austronésienne" aura déjà été présente dès cette époque.

En conclusion l'archipel a bien pu être la tête de pont de ces expéditions à une époque entre le VIII^e et le XIII^e siècle. Les textes arabes le laissent entendre mais

33. Ces caractères polyethniques se retrouvent dans les tombes de Vohémar aujourd'hui datées du XIII^e au XVI^e siècle qui ne sont pas sans rappeler les tombes philippines qui contiennent les mêmes poteries chinoises. Par ailleurs, on note que Flacourt avait fourni des indications précieuses aux archéologues qui ne les exploitèrent jamais quand il disait que l'or des Zafiraminia était caché dans les cimetières de Mangabei (1661, p. 82).

34. Nous pensons en particulier à la possible utilisation de la technologie du four à pistons indonésien pour la métallurgie.

35. Conservation des os dans des urnes funéraires. Mais une telle conservation n'est pas garantie. On sait que les Maanyan faisaient brûler les ossements de leurs morts quand ils relevaient les corps (Hudson A.B., 1972, p. 27). Si les Austronésiens qui peuplèrent la Grande Ile pratiquèrent cette technique traditionnelle chez les Maanyan auxquels ils sont étroitement apparentés, on ne pourra s'attendre à trouver de vestiges au niveau des sépultures, ni même de sépultures !

l'archéologie ne peut malheureusement encore se prononcer de façon certaine. Rappelons le texte d'Ibn al Mudjawir (vers 1232) qui dit :

"Les peuples d'al-Komr avaient l'habitude de quitter Am-komr pour atteindre Aden en bateaux et en utilisant une seule mousson, mais ces peuples ont maintenant disparu depuis qu'ils ont perdu leur pouvoir et depuis que l'itinéraire de leur voyage a été fermé...".

Si tel était le cas, il faudrait bien considérer une époque où deux grands ensembles se seraient rencontrés dans la zone. Puis, à un tournant vers le XIII^e siècle, l'expansion kmr se serait tarie pour s'enkyster dans la grande île et les expéditions dans l'océan Indien, comme le dit Ibn Mudjawir, auraient pris fin. Nous serions passés des têtes de pont colonies à une réalité culturelle outremer lâchée par la métropole au moment où cette dernière aurait perdu de sa grandeur.

Reconnaissons qu'il faudra garder en mémoire que nous sommes encore loin d'avoir apporté la preuve archéologique qui réglerait ce problème définitivement. Tout notre effort doit donc tendre à apporter ces témoignages sans lesquelles nous en restons à ce qu'est cette communication, une simple hypothèse reposant toutefois sur des écrits qui frappent à notre porte.

BIBLIOGRAPHIE

- ADELAAR S., Communication à l'Institut National des Langues et Civilisations orientales, à paraître dans *Etudes Océans Indien*, n° 13.
- ALLIBERT C., *Mayotte, plaque tournante et microcosme de l'océan Indien occidental*, Paris, Anthropos, 1984.
- "Une description turque de l'océan Indien au XVI^{ème} siècle. L'Océan Indien Occidental dans le kitab-i Bahrije de Piri Re'is (1521)", Paris, INALCO, *Etudes Océan Indien*, n° 10, 1988, pp. 9-52.
- "Early settlement on the Comoro Archipelago". Washington, *National Geographic Review*, Autumn 1989, pp. 392-393.
- "Wakwak ; végétal, minéral ou humain ? Reconsidération du problème", *Etudes Océan Indien*, n° 12, 1991, pp. 171-189.
- "Un texte inédit sur l'île d'Anjouan (1754) par R. Orme", INALCO, *Bulletin des Etudes Africaines*.
- ALLIBERT C., AHMED CHAMANGA M. et BOULINIER G., "Texte, traduction et interprétation du manuscrit de Chingoni (Mayotte). Première partie", Paris, *ASEMI*, VII, 4, 1976, pp. 25-62.
- ALLIBERT C., ARGANT A. et ARGANT J., "Le site de Bagamoyo (Mayotte, archipel des Comores)", *Etudes Océan Indien*, n° 2, 1983, pp. 5-40.
- "Le site de Dembeni : mission 1984", *Etudes Océan Indien*, n° 11, 1989, pp. 63-172.
- CARSWELL J., "China and Islam in the Maldives Islands", *Transactions of the Oriental Ceramic Society*, 1976-77, vol. 41, pp. 119-198.
- "China and Islam. A survey of the coast of India and Ceylon". *Transactions of the Oriental Ceramic Society*, 1977-78, vol. 42, pp. 24-68.
- CHOUZOUR S., *Le pouvoir de l'honneur. Essai sur l'organisation sociale traditionnelle de Ngazidja et sa contestation*. Thèse de doctorat soutenue à l'INALCO, Paris, 1989.
- DAHI OTTO Ch., "Bantu substratum in Malagasy", *Etudes Océan Indien*, n° 9, 1988, pp. 91-132.

FERRAND G., "Les îles Rammy, Lamery, Wakwak, Komor des géographes arabes et Madagascar.", Paris, *Journal Asiatique*, 1907, vol. 10, pp. 433-500.

"Le pays de Mangalor et de Mangatsini", Paris, Toung Pao, 1909, pp. 1-16.

Relation des voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'extrême-orient du VIII^{ème} au XVIII^{ème} siècle, Paris, Leroux, 1913-14, 2 tomes.

"LeK'ouen-ouen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du sud", Paris, *Journal Asiatique*, 1919, 11^{ème} série, 13, pp. 239-333, 431-492 ; 14, pp. 5-63, 201-241.

FLACOURT E. de., *Histoire de la Grande Isle de Madagascar*, Paris, Gervais Clouzier, 1661.

FONTES P., COUDRAY J. et al., "Datation et conditions d'occupation de site Koungou (Ile de Mayotte)", Paris, *Revue d'archéométrie*, (11), 1987, pp. 77-82.

GUY P., "Trois études sur une immobilisation foncière en faveur des femmes de la ligne maternelle à la Grande Comore ou Mainahoulé", *Revue algérienne, tunisienne et marocaine de droit et de jurisprudence*, 1942.

"Une coutume comorienne : le Magnahoule", *Recueil Penant*, N° 540, 1946.

HORTON M., "La route swahili", *Pour la science*, Nov. 1987, n° 121, pp. 82-89.

HIDSON A.B., *Padju Epat. The Malanyan of Indonesian Borneo*, New-Yoork, Holt, Rinechart and Winston, 1972.

MANGUIN P.-Y., "Etudes sumatranaises. 1. Palembang et Sriwijaya : anciennes hypothèses, recherches nouvelles (Palembang ouest)", Paris, *Bulletin E.F.E.O.*, 1987, t. LXXVI, pp. 336-399.

OTTINO P., *Madagascar, les Comores et le sud-ouest de l'océan Indien*, Université de Madagascar. 1974.

"A propos de deux mythes malgaches du début du XVII^{ème} siècle", Tananarive, *Taloha*, n° 6, 1974, pp. 72-88.

RADIMILAHY Ch., *Contribution à l'étude de l'ancienne métallurgie du fer à Madagascar*, Madagascar, Travaux et Documents XXV, 1985.

- SIMON P., *Ny Fiteny Fahizay. Reconstitution et périodisation du malgache ancien jusqu'au XIV^{ème} siècle*, Paris, INALCO, CEROI, 1988, Travaux et documents n° 5.
- VAILLANT L., "Description d'une espèce nouvelle de tortue terrestre rapportée par M. Humblot (*Testudo yniphora*)", Paris, *Bul. Soc. Philomath.*, 1884-85, pp. 118-120.
- "Sur une tortue d'espèce nouvelle (*Testudo yniphora*)", Paris, *Comptes-rendus Ac. Sc.*, 10 Août 1885, pp. 440-441.
- VERIN P., *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*, Lille, 2 tomes. 1975.
- VIRE F., "L'océan Indien d'après le géographe Abû Abd-AllaMuhamad ibn Idris al-Hamudi al-Hasani, dit Al-Sarif al-Idrisi" Saint-Denis de la Réunion, *Etudes sur l'océan Indien*, 1984, pp. 13-45.
- WRIGHT H.T., "Early seafarers of the Comoro Islands : the Dembeni phase of the IX-Xth centuries AD", Nairobi, *AZANIA*, 1984, vol. XIX, pp. 13-59.
- YUSOF TALIB, "La diaspora africaine en Asie", in *Histoire Générale de l'Afrique*, volume III, UNESCO/NEA, 1990, pp. 749-778.

FAMINTINANA

Voatery averina dinihina ny hevitra momba ny Fanjakana sy ny fahefana amin'ny faritra atsimo-andrefan'ny Ranomasimbe Indiana raha toa mampiasa ny lovantsofina, ka mamerina mamaky ireo mpanoratra arabo, persiana sy tiorka momba ny Lakandranon'i Mozambika sy ny nosiny, ary mahita ireo vokatry ny fikarohana arkeolojika. Tamin'ny fanorenan'ny Bantoa fonenana tamin'ny morontsiraka afrikana, izay nifandraisan'ny mpivarotra arabo ka namoronany ny lakandrano swahili, no nisian'ny tanàna-Fanjakana tao amin'ny vondronosy. Ny hevitra atao hoe loha tetezana kosa dia niankina tamin'ny fomba aostronesiana izay mety ho niainga avy eto Madagasikara ary nipaka tamin'ny sisin'ny vondronosy. Mampiseho fifangaroana kolontsaina izay nety ho nanomboka tamin'ny taonjato faha-8 ny vokatry ny fikarohana arkeolojika.

SUMMARY

By resorting to oral traditions, and to re-reading Arab, Persian and Turk writers on the Mozambique Channel and the islands, as well as to recent archeological findings, the notions of state and power in the South-West of the Indian Ocean need to be revised. Indeed, the notion of state-city in the archipelago dates back to the first Bantu settlements on the African coast with which Arab traders associated to constitute the Swahili corridor. On the other hand, the notion of bridgehead pertain to Austronesian influence which might have started from Madagascar and reached the archipelago on its peripheries. Archeological findings show a cultural crossbreeding which would have started in the 8th century.